

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Navires de papier

Marcel Labine, *Machines imaginaires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 70 p., 9,95 \$.

Martin-Pierre Tremblay, *Le plus petit désert*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 68 p., 9,95 \$.

Martin-Pierre Tremblay, *Une année bissextile*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 106 p., 9,95 \$.

Paul Bélanger, *Loubli du monde*, Montréal, Noroît, coll. «Résonance», France, Atelier La Feugraie, coll. -L'Allure du chemin», 1993, 78 p., 12 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 74, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1994). Compte rendu de [Navires de papier / Marcel Labine, *Machines imaginaires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 70 p., 9,95 \$. / Martin-Pierre Tremblay, *Le plus petit désert*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 68 p., 9,95 \$. / Martin-Pierre Tremblay, *Une année bissextile*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 106 p., 9,95 \$. / Paul Bélanger, *Loubli du monde*, Montréal, Noroît, coll. «Résonance», France, Atelier La Feugraie, coll. -L'Allure du chemin», 1993, 78 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (74), 35–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Marcel Labine, *Machines imaginaires*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 70 p., 9,95 \$.
 Martin-Pierre Tremblay, *Le plus petit désert*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 68 p., 9,95 \$.
 Martin-Pierre Tremblay, *Une année bissextile*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 106 p., 9,95 \$.
 Paul Bélanger, *L'oubli du monde*, Montréal, Noroît, coll. «Résonance», France, Atelier La Feugraie,
 coll. «L'Allure du chemin», 1993, 78 p., 12 \$.



Navires de papier

Ces lieux qui tranquillement dérivent vers l'oubli, l'apocalypse, le désert,
 en un monde qui se met en retrait, s'étiolé.

POÉSIE

Hugues Corriveau

VOICI DES TERRITOIRES ÉPIDÉMIQUES, soumis à un étrange cataclysme, sans bonté, le visage torturé devant l'éternité, la radicalité du malheur. Voici *Machines imaginaires* de Marcel Labine qui captive par une espèce d'outrance froide devant la décrépitude, la torture, l'effroi. Voici un livre magnifique d'intelligence et de lucidité qui confirme, s'il le fallait encore, que Marcel Labine est un auteur essentiel et d'une très haute exigence. Voyage au bout d'une terreur simple, pourrais-je dire, comme si l'auteur concevait, dans une étonnante sérénité, avec une implacable patience, l'arrachement contemporain, cette espèce d'abîme qui s'ouvre à l'horizon du siècle : «la peau qui grésille attire les curieux... les folies cannibales et les démembrements / passent au ralenti sur les bandes vidéo» (p. 59). Parfois, on pourrait se croire dans le monde de Bilal, là où se rencontrent l'immonde et le lisse du sang répandu, où se côtoient les couteaux et les plaies. Aucunement question de plaintes, de cris de détresse, car il s'agit plutôt d'un strict constat des maladies, des travers, des claudications de la pensée et des événements. Non pas jugement, mais vision d'un univers qui a déjà tout perdu :

*Ici c'est le désordre
 les images d'un monde disloquées
 l'avenir évanoui
 défiguré
 le présent seul existe (p. 9)*

Et cette existence fatale, accrochée à l'humanité comme une tare, comme s'il n'y avait d'autre solution que d'en regarder le déchirement et l'affreuse évidence, Marcel Labine la décrit en des textes incisifs — qui ont très souvent le rythme d'alexandrins eux-mêmes mis à la torture, hachurés, brisés, déguisés pourrait-on dire, sous l'apparente liberté du vers libre :

*Ils comptent leurs cheveux
 et espèrent la fin
 c'est un siècle de plus qu'on marque à l'écriture*

On pourrait croire à de l'ironie subtile, tant est souligné, sinon la rigueur absolue de la métrique classique, du moins le rythme mesuré, cadencé, policé alors que le propos, contradictoirement, parle d'une forme d'anarchie maladive qui gagne l'univers, qui préside au destin des humains. Ce «compte» est aussi une forme, et cette manière est prise en charge par la parole elle-même :

*l'écriture le ciseau dans l'inbumain
 le silence de la matière inerte
 les phrases le vide le chaos
 viennent se heurter
 buter contre les crânes
 avec des bruits de flammèches
 loin du salut et du civilisé (p. 38)*

Marcel Labine a gagné le Prix du Gouverneur général du Canada en 1988 pour ses *Papiers d'épidémie*, et depuis lors il ne cesse de scruter en des textes d'une accablante lucidité la désintégration des valeurs, comme si un constat d'échec présidait à son regard, comme si la parole portait en elle, implicitement, sans jamais se signaler vraiment, une morale, celle d'une révolte sourde qui prendrait sa force dans la nomination même d'un mal fulgurant qui gangrènerait le réel. Ces *Machines imaginaires*, pour violentes qu'elles soient, n'en sont pas moins dans leur propos d'une ardeur vivifiante. Beckett n'est pas loin, Kafka encore, dans le navré, dans cette abominable clairvoyance :

*Tous les jours on s'acharne
 pareil aux colonnes d'insectes
 sous la peau des morts
 à cette chose qui dure malgré tout
 on fait des pas peu importe comment (p. 54)*

La survie, dans les décombres de la beauté, est le prix à payer pour



parvenir au bout de soi-même. Textes intenses, donc, dans la maturité d'une écriture qui s'impose et qui réussit dans sa voix insidieuse et souvent ironique à parler des pires aspects avec pénétration.

«Une longue suite osseuse»

Martin-Pierre Tremblay vient de recevoir le prestigieux prix Émile-Nelligan 1994 pour son tout premier recueil de poésie, publié alors qu'il n'avait que vingt et un an, et intitulé *Le plus petit désert*. L'exploit est d'autant plus remarquable que les textes en sont simplement magnifiques. Rares sont les jeunes auteurs qui inscrivent d'entrée de jeu un monde aussi personnel et une vigueur dans l'exploitation des images aussi vive, aussi surprenante : «l'univers est sûrement une longue suite osseuse» (p. 44), écrit-il ; et cette constatation aurait pu être faite par Marcel Labine lui-même.

Plusieurs fois la pénombre a bondi hors de l'horizon.

*Cela se passait juste derrière le cœur,
Comme une perte observable et intense
Mais à peine là.*

*Peu important l'heure, l'endroit, la scène,
Le funambule ne reculera
Ni ne nous fera rêver
Sur sa mince bretelle de sel.*

*Peu importe l'heure,
Je vivrai à mon insu
Comme le soir retournant vieillir
Tout autour du désert. (p. 60)*

MARTIN-PIERRE TREMBLAY
LE PLUS PETIT DÉSERT
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Ah ! si toute poésie avait cette façon d'aller droit au but, sans craindre la beauté ni des images ni du sentiment ! J'y ai perçu plus que des promesses, mais bien la réelle inscription d'un lyrisme nouveau, une manière de rendre à la poésie sa part d'élégance. J'y retrace cette façon que la poésie a de combler chez moi quelque attente, à savoir la vivacité de la surprise, d'un ludisme inattendu, une sorte de dérive qui accepte de se jouer d'elle-même, de déraiper, de ne pas toujours tracer sa voie exacte pour laisser, comme disait quelqu'un d'autre, le hasard présider à la destinée des mots :

*Alors qu'ailleurs tout s'oublie
Comme la science des formes
Faut-il vraiment montrer l'aube
Les vases d'ombre et l'hydrosphère,
Garder intacte à l'intérieur de l'arbre
Cette issue vers le lieu de toute chose ? (p. 63)*

Martin-Pierre
Tremblay

Martin-Pierre Tremblay n'eût-il écrit qu'un premier recueil d'une aussi grande qualité que déjà l'importance de son livre aurait su s'imposer, mais voilà qu'à peine parle-t-on du premier qu'il publie un second titre aux Herbes rouges, *Une année bissextile*. Risque difficile à assumer qu'un deuxième livre, surtout après un coup d'envoi comme son *Désert*. Or, voici qu'il étonne encore, autrement cette fois, avec plus «d'audace» (si ce mot peut encore avoir quelque sens). C'est-à-dire qu'il dérive de la prose aux vers libres, mais aussi qu'il dérape souvent du côté du conte ou du tableau. Cette «Année» semble contenir l'acuité, les émois comme les plus étranges paysages : «Je baisse les yeux. / J'entends la mer; / Chaque vague / Comme une petite montagne de sucre.» (p. 57) Il s'établit ici un rapport fracassant entre la scène

intime, celle des inquisitions, des petits bonheurs, et cette autre scène, universelle ou absolue, la grande et ténébreuse affaire du sens. Nous y saisissons une coïncidence entre un quotidien convenu (ou presque) et l'éclat d'un étonnement, comme si l'enfance savait encore s'émerveiller de l'imprévu : «Il y a partout ce vent qui vous brise et vous fait croire que vous n'êtes pas seul, qu'un enfant dort encore au bout de vous-même dans un navire de papier.» (p. 13) Comme cette femme qui téléphone à Henry, dans «Le théâtre de papier» pour lui demander où se trouve la mer. Il est des jours où l'on craint effectivement que quelqu'un nous demande où a disparu le soleil ! «Je ne suis pas inquiet, / Je suis au bout de la terre» (p. 46), dit-il encore, comme s'il y avait un lieu pour survivre. Sans inquiétude, moi je sais que je suis ici, en poésie.



«Mes lieux d'origine»

Une étrange impression m'est venue quand j'ai lu *L'oubli du monde* de Paul Bélanger, à savoir qu'il s'agissait d'un livre écrit avec une grande piété. Sans doute parce qu'il y parle de son enfance, de son père, de ces petits riens qui existent encore dans notre présent et qui viennent de si loin, d'un temps qu'on ne sait reconnaître que dans la tranquille langueur d'une heure heureuse, ou douteuse, ou imprécise :

*je voudrais dormir
définitivement oublier
le jour et la pluie qui me traversent
j'ouvre un œil et vois ma main
les papiers sur le bureau
les livres les bibliothèques
la commode et le petit meuble victorien
bérîté de l'enfance*

*je vois tout cela
en moi et hors de moi
tout cela disparaîtra (p. 48)*

C'est si simple en fait que l'inquiétude, la certitude deviennent fulgurantes, dans la tourmente secrète que chaque chose porte en elle, dans l'incisive charge sensible qui surgit des formes apparaissant soudain dans la vivacité aiguë du souvenir.

*ce jour est semblable
à l'épure d'un corps*

*une telle beauté se joue
contre la pensée*

*l'aveu et le doute
me sont plus familiers (p. 28)*

C'est à une remontée sentimentale dans l'évidence du quotidien que nous convie Paul Bélanger. Les scènes actuelles sont toujours en rapport avec le passé, sorte d'affleurement, à la surface de l'eau, des traces éphémères, des cercles évanescents qui du centre se multiplient :



*un père et son fils passent
près de l'arrêt d'autobus où je suis assis*

*ils me sont parfaitement étrangers
mais tout l'après-midi je pense
à la destination abstraite de leurs pas
qui me suivent vers ces mots
que j'abandonne à la fin du jour (p. 27)*

Ce père rappelle le «Père» souvent nommé dans le recueil, appelé au pardon ou à l'accompagnement. Chaque scène a cette quiétude étonnée dans son surgissement, chacune porte en elle une charge fébrile maîtrisée dans la description factuelle des formes ou des mouvements :

*on remise papa dans le charnier
pour l'hiver
nos pieds gèlent sur le sol glacé
la terre ne veut pas du mort
je renonce au décompte
et seul j'arriverai
là où tu vas Père (p. 37)*

La poésie de Paul Bélanger est faite de ces sortes d'émotions fragiles, de constat absolu qui conduit à la solitude, à cette sorte de solitude qui mène le poète juste au bord de se voir basculer dans le devenir des choses.



le poème en revue



La
revue
de
poésie

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN32\$

ABONNEMENT RÉGULIER36\$

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER45\$

ABONNEMENT RÉGULIER POUR 2 ANS64\$

(Prix spécial pour huit (8) numéros au Canada seulement)

ABONNEMENT RÉGULIER POUR 3 ANS90\$

(Prix spécial pour douze (12) numéros au Canada seulement)

On peut aussi se procurer la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'*Estuaire*Chaque numéro: 8\$

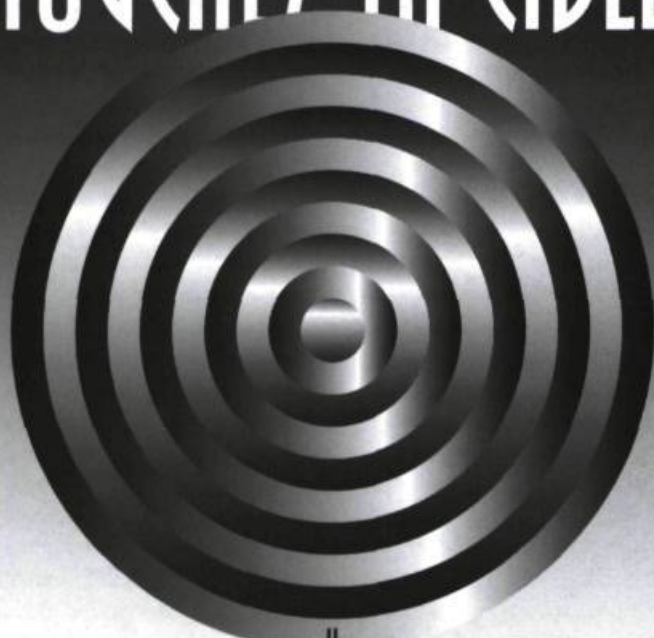
Sauf les numéros : 7 - 41 - 48

Nom _____

Adresse _____

Code _____

TOUCHEZ LA CIBLE



ALEXANDRE VANASSE
CONCEPTEUR-GRAPHISTE



TÉLÉPHONE : (514) 526-6108
TÉLÉAVERTISSEUR : (514) 859-8919

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1